

temps désormais de rendre ses bonnes grâces aux Colonne et d'accorder, de bon gré, ce que la force lui arracherait. Il est certain que ce langage, après les nouveaux crimes de Sciarra Colonne, était une odieuse insolence. Boniface répondit par le refus au fier des Ursins. Il voulait pardonner, mais sans contrainte, comme l'exigeait sa dignité de souverain. Ici vient se placer, selon toute vraisemblance, le fait raconté par Ferreto de Vicence et par la Chronique de Parme, que les Ursins séquestrèrent si rigoureusement le Pape, dans le palais du Vatican, qu'ils en firent pour lui une seconde prison.

Boniface s'aperçut, à l'audace du cardinal, que les scandales d'Anagni avaient porté une rude atteinte à son autorité; ne doutant pas que la colère de Philippe-le-Bel, à demi assouvie, n'en devint plus ardente, et que les Ursins eux-mêmes n'offrissent leurs services à ce prince, il écrivit à Charles II, roi de Naples, pour le conjurer de venir à son secours; mais la lettre fut interceptée par le cardinal des Ursins. Cette nouvelle injure de la part d'un cardinal tout couvert de ses bienfaits, et si généreusement reçu en grâce à Anagni, lui perça le cœur et lui persuada qu'on tramait sa mort. Il en fut si douloureusement affligé qu'il en tomba mortellement malade. Un fait horrible, aurait, selon Ferreto

de Vicence, signalé les derniers moments du pape Boniface, mort, dit cet historien, dans les transports du désespoir. Il raconte que ce grand pontife, devenu frénétique, par suite d'un poison qu'on lui avait donné, et ayant éloigné Jean Campano, son domestique, se mit, une fois seul dans son appartement, à ronger un bâton, à se frapper la tête contre le mur, de manière à ensanglanter ses cheveux blancs, et qu'il s'étouffa sous les couvertures de son lit, en invoquant Béalzebud. Quand on pense que Boniface était parvenu à une extrême vieillesse tout brisé par le malheur; que, renfermé dans ses appartements, il n'avait pas de témoins pour aller porter à Ferreto ces dégoûtants détails; enfin, que la mort de ce pontife magnanime est tout autrement rapportée par des témoins oculaires, on ne sait pour quels lecteurs Sismondi croyait écrire, en souillant son histoire des contes de Ferreto¹. Il est certain que Boniface mourut d'une mort tranquille au palais du Vatican: le témoignage du cardinal Stefaneschi², qui était présent, et l'information dressée plus tard sur les actes de ce pontife ne permettent pas d'en douter.

¹ Hist. des Républ. italiennes.

² Lecto prostratus anhelus
Procubuit, fassus que fidem, curamque professus
Romanæ Ecclesiæ, Christo tunc redditur almus
Spiritus, et sævi nescit jam judicis iram,
Sed mitem placidamque patris ceu credere fas est.

Huit cardinaux et d'autres personnages honorables entouraient le lit du Pape mourant¹; il leur fit, d'une voix faible, et selon l'usage de ses prédécesseurs, sa confession de foi, affirmant qu'il avait toujours vécu dans la foi catholique, et qu'il voulait y mourir. Puis, muni du saint viatique, il rendit à Dieu, le 7 octobre, trente-cinq jours après la captivité d'Anagni, son âme fatiguée du long combat qu'elle avait soutenu pour les droits de l'Église, affligée des méchancetés des hommes, mais non vaincue, et demeurée pure dans sa grandeur. Son corps fut transféré au tombeau qu'il s'était préparé, dans la basilique vaticane, près de l'autel de saint André. Les obsèques furent papales. Parmi les nombreux et illustres personnages qui y assistèrent, on vit Charles II, roi de Naples, venu trop tard pour secourir le pontife vivant, venu à propos pour assister aux honneurs qu'on lui rendait après sa mort. En effet, quand on pense que le Ciel avait puni la confiance trop humaine des papes dans la maison française d'Anjou, par l'ingratitude et les sourdes menées de cette famille, on comprend qu'il fallût qu'un prince d'Anjou conduisît au tombeau le pape Boniface, dans le cœur duquel le pontificat politique s'ensevelissait, comme dans un sanctuaire de fermeté apostolique : de sorte

¹ Process. Bonif. p. 37. p. 45.

que ce fut plutôt au pontificat lui-même qu'au pontife, que Charles vint rendre les honneurs funèbres¹.

Pendant la vie des princes, la crainte enchaîne l'opinion : mais, quand ils sont descendus dans la tombe, les portes de leurs palais, en s'ouvrant au peuple, lui permettent d'y scruter et juger leurs actions. Or, la liberté effrénée dont il jouit à ce moment, compromet la vérité ; car, on le sait, les souverains, à leur départ de ce monde, laissent à la garde de leurs cours un mystère qui ne se révèle qu'aux sévères et patientes investigations de l'histoire. Ce fut la cause de tant de jugements passionnés sur le compte de Boniface ; la résistance qu'il avait opposée à tous les genres d'injustice, cessant à sa mort, les ressentiments purent librement se ruier en foule sur sa mémoire et l'opprimer. Les chroniqueurs du temps n'étaient pas historiens ; l'esprit tout prévenu par les affections de parti guelfe ou gibelin, ils peignirent à leur point de vue les actes de ce pontife et selon que les leur représentait la renommée ; or, personne n'ignore avec quelle liberté elle transforme dans sa course, tout ce qu'elle porte. Il n'y avait point de philosophes assez

¹ Il ne s'agit point ici, on le comprend, du Pontificat considéré dans sa mission purement spirituelle ou religieuse, puisque, sous ce rapport, il est perpétuel comme l'Église. (Note de l'Auteur).

puissants pour l'arrêter, et lui arracher, avec des armes de la critique, la vérité qu'elle dénaturait. Philippe-le-Bel en France, les Colonne en Italie, le fier patriciat romain, et tous ceux qui avaient fait, en frémissant, l'expérience de la vigueur de Boniface, lui laissèrent tomber sur la tête la pierre du tombeau, non-seulement d'un œil sec, mais en poussant des cris d'exécration et de vengeance.

Rougissant des violences à l'aide desquelles ils avaient abrégé les jours de ce pontife, il leur fallait déshonorer sa mémoire pour s'abriter eux-mêmes et donner à leurs scélératesses un semblant de juste défense. Durant tout son pontificat, il n'avait visé à autre chose qu'à conserver intacts les droits de l'Église non-seulement dans le temple, mais aussi dans le cœur de la société civile elle-même, aux destinées temporelles de laquelle il ne pouvait pas plus cesser de présider que l'âme aux fonctions purement matérielles du corps. C'est pour cela qu'il fut intrépide défenseur de ses droits intérieurs et extérieurs, et que tout prince qui franchissait les limites tracées autour de lui, soit pour s'ingérer dans les affaires de l'Église, soit pour agir au-delà de sa propre autorité, trouva toujours Boniface se dressant devant lui comme un roc, afin de l'arrêter. C'est pour cela qu'il fut zélé conservateur du patrimoine sacré et

du pouvoir de l'Église; pacificateur infatigable, attentif à prévenir les discordes et à les terminer plutôt par des arrangements, où il s'offrait comme médiateur, en sa qualité de pasteur et de père universel, que par la guerre qui absorbe les biens et le sang des peuples. C'est pour cela qu'il se porta comme le réformateur inexorable des princes qui plaçaient sur la faiblesse même de leurs sujets les fondements de leur perversité. La preuve de notre assertion, c'est que des rois et des cités confièrent spontanément à sa décision le jugement de leurs différends, et que ses sentences furent toujours un modèle de justice. Aucun pape ne montra autant de zèle que Boniface pour la propagation de l'Évangile au milieu des nations barbares et lointaines; il enrichit les églises, surtout les basiliques du Vatican et de Latran; il fonda de nouvelles académies, leur assigna des revenus; il soutint des guerres, afin de conserver la Sicile, alors patrimoine de l'Église. Or, pour défendre efficacement d'aussi grands intérêts, il avait besoin de grandes ressources pécuniaires. Comme sa vie fut pleine et entièrement composée de ces honorables actions, elle fut toute en butte à la contradiction, et ceux qui voulurent l'attaquer, durent se faire de ces actions mêmes des armes pour le frapper. Delà vint qu'outre les accusations de si-

moniaque intrusion dans la papauté, et d'assassinat sur la personne de saint Pierre Célestin portées contre lui, on appela soit de commandement son zèle à protéger les droits de l'Église, tyrannie la punition de ceux qui voulaient la dépouiller, fol orgueil son apostolique fermeté, passion de monarchie universelle son opposition aux excès de Philippe, grossière avarice l'esprit de prudence qui le faisait thésauriser. Mais Boniface apparaît sous des couleurs bien différentes dans les pages que nous lui avons consacrées, et le portrait moral que nous en traçons est admirablement confirmé par des historiens contemporains, et surtout par Villani.

Boniface fut l'homme le plus remarquable de son temps par sa magnanimité¹; et comme la charge qu'il exerçait, était souverainement grande, il l'embrassa de même si largement et avec tant d'énergie qu'il se l'identifia. Si le sentiment qu'il avait de ce haut ministère, ne lui permettait pas de supporter tranquillement les actes ou les paroles, quels qu'ils fussent, qui y portaient atteinte, la jouissance où il était de cette sublime fonction animait au-dedans de lui toutes les passions humaines pour repousser ces attaques. Ainsi, égal à tout autre pontife par la grandeur de

¹ Villani cap. 64. L. 8;—Benvenuto d'Imola, Com. Divin. Com. S. R. I;—St-Antonin, donnent à Boniface le titre de *magnanime*.

l'idée qu'il avait conçue du pontificat romain, il les surpassa tous par l'ardeur avec laquelle il déploya son pouvoir. Sachant que l'édifice pontifical ne se soutient pas, comme les trônes des autres princes, par des moyens matériels, il tira de la foule, pour s'en servir, ceux que leur pénétration d'esprit et leur doctrine désignaient à son attention, et il les combla de faveurs et de richesses pour se les attacher. Les peuples étaient habitués à distinguer le pouvoir à la splendeur de ses formes: il s'offrit à eux dans l'éclat de la pompe séculière; supérieur aux rois par sa double puissance, il voulut aussi les surpasser dans les marques extérieures du commandement. Telles étaient ses vues, telles étaient ses actions. Dans le temps où il vécut, les princes rougissaient et de la piété naïve de leur jeune âge et de leur ancienne impuissance à discipliner les peuples: eux qui avaient offert sur l'autel de saint Pierre jusqu'à leur couronne, ils la reprenaient alors avec une violence qui ébranlait l'Église jusque dans ses fondements. C'est pour cela que la voix de Boniface se fit semblable au rugissement du lion, que ses épaules devinrent de bronze pour soutenir l'édifice chancelant à la garde duquel il était préposé. Admirable par sa promptitude à voir, à comparer les affaires et à les juger; très-habile et très-prudent dans la manière de les

conduire, il employait, dans leur ordre, et avec un esprit de suite que rien ne pouvait distraire, les moyens capables d'en assurer le succès. Fort contre les autres, il n'était pas faible pour lui-même; en sorte qu'au milieu des invitations si engageantes de la passion et des entraînements de la colère, son cœur, non-seulement y résistait, mais s'ouvrait même à la générosité: les pardons d'Anagni en sont la preuve. Profondément versé dans la science des lois divines et humaines, il les interprétait avec éloquence dans ses discours, avec élégance dans ses écrits, les défendait avec un courage supérieur à tout. Son altière et dédaigneuse nature, la multiplicité et l'importance de ses occupations, la surveillance et la haine de ses ennemis l'auraient rendu humainement chaste, quand la religion ne l'aurait pas conservé pur. Il célébrait la messe souvent et avec piété; et la redoutable sainteté du sacrifice, qui lui arrachait d'abondantes larmes¹, le préservait des honteuses souillures dont ses ennemis l'on couvert, beaucoup plus à leur déshonneur qu'au sien. Sa taille élevée répondait à la grandeur de son esprit; ses membres étaient robustes et en parfaite harmonie; et tout, dans sa personne, ses mouvements et sa pose, an-

¹ Justinian. in Chron. Riccard. Ab. S. Just. in. Reg. S. Ben.— Voir le Doc. R.

nonçait un homme fait pour le trône. Il avait le front haut et large, les joues pleines, et la majesté intérieure de son âme se peignait dans la paisible sévérité de son regard et de son visage. En un mot, il était, par les qualités de l'esprit et du corps, tel que l'a jugé Pétrarque: la merveille du monde¹.

Le vulgaire est crédule; l'étrange et même l'impossible piquent son avide curiosité. On croyait généralement, sans doute, sur la foi de Ferreto, que le superbe pontife gisait dans son sépulcre les doigts rongés et le crâne fracassé; et l'on n'en approchait peut-être qu'avec une certaine horreur, en pensant à ce qu'il renfermait d'orgueil et de désespoir.

Trois cent deux ans s'étaient écoulés depuis la mort de Boniface, quand le pape Paul V, séduit par le projet gigantesque que le pape Jules avait formé d'élever une basilique sur le tombeau des apôtres, en entreprit l'exécution. On pouvait pardonner à Jules de détruire une antique et vénérable église par amour du grand: il avait près de lui Bramante et Michel-Ange pour rendre magnifiquement sa pensée; Paul serait à jamais inexcusable s'il eût pris l'initiative, car Bernin et Borromini n'étaient pas hommes à suppléer, par la puissance du génie, à la

¹ De otio Religiosorum.

mystérieuse beauté que l'âge donne aux œuvres même incultes et grossières de nos aïeux. Mais l'impétueux De la Rovère avait déjà démoli une grande partie de la vieille basilique pour construire cette hardie coupole dont la vue devait être, dans ses desseins, comme un épouvantail pour les barbares qu'il voulait chasser d'Italie; et ainsi Paul fut forcé d'achever la destruction des parties anciennes pour ne pas laisser les nouvelles imparfaites. La première année donc de son pontificat, le 26 septembre, ce pape, ayant pris, en consistoire, l'avis des cardinaux et celui d'architectes habiles, résolut d'abattre ce qui restait de l'ancienne basilique. Nous ne savons si le remords attaché à la violence, toujours injurieuse, selon nous, que l'on fait aux vieilles murailles, porta les architectes à déclarer qu'il existait une inclinaison de cinq palmes entre le sommet et la base des murs, que les poutres étaient pourries, que le toit et tout l'édifice menaçaient ruine; ou si le danger était réel et certain; le fait est que, le 28 du même mois, le cardinal Évangélista Pallotta, archiprêtre de St-Pierre, ordonna d'enlever tous les autels de la grande nef de la Basilique. Ces déplacements, toujours regrettables, souvent condamnables, amenèrent les ouvriers à la chapelle de la famille Cajétan. L'autel était

surmonté d'un tabernacle gothique d'un précieux travail que Boniface avait fait exécuter : (*cuspidum operis Germanici*); les formes en étaient dures et sèches et le sommet en forme de flèche. La chapelle elle-même avait été construite par ce pape, sur les dessins de l'architecte Arnolphe, qui y avait gravé son nom. Un remarquable tableau en mosaïque, chef-d'œuvre de Charles Conti, contribuait à l'orner; on y voyait représentée, dans ces formes saintes et ce pieux style, dont la tradition est désormais perdue, la bienheureuse Vierge, ayant, d'un côté, l'apôtre saint Pierre, qui lui offrait le pape Boniface¹, de l'autre, l'apôtre saint Paul avec saint Boniface. Tout fut brutalement arraché, puis perdu. Le tombeau, adossé au mur de façon à être toujours aperçu par le prêtre qui célébrait, était de marbre fort modeste, et tel qu'on le voit encore dans la crypte de la basilique vaticane. Ce mausolée ayant été exécuté du vivant de Boniface, nous regardons comme un devoir d'observer qu'on n'y trouve aucune apparence de faste. C'est un simple sarcophage sur lequel est couchée la statue du pontife dans l'attitude du sommeil et revêtue des ornements sacerdotaux; elle est coiffée du trirègne, a les mains jointes en forme

¹ Le pontife était probablement à genoux, et dans des proportions plus petites, selon l'usage du temps.